Introduction

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/349>

DOI : 10.4000/ress.349

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2004

Pagination : 7-10

ISBN : 2-600-00941-8

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

« Introduction », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLII-129 | 2004, mis en ligne le 04 novembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/349> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.349>

PRÉSENTATION

Philippe Besnard s'était très tôt résigné au fait que la Revue européenne des sciences sociales lui consacre un numéro spécial. Il nous avait remis une liste des collègues qu'il aurait aimé convier («pour voir comment ils s'en sortent», avait-il dit avec son ironie habituelle) et s'était soumis aux questions de Jean-Christophe Marcel, dans l'entretien que l'on va lire ici. La maladie qui l'avait frappé en 1999 l'a emporté le 26 septembre 2003. Ce fascicule paraît donc à sa mémoire.

Né le 5 mars 1942 à Niort (Deux-Sèvres), Philippe obtint en 1970 un doctorat de 3^e cycle en sociologie à l'Université de Nanterre-Paris X, après un diplôme à l'Institut d'Études Politiques de Paris (1965) et deux licences en Sorbonne, philosophie (1963) et sociologie (1966). Sa thèse (publiée avant sa soutenance) portait sur le débat post-weberien sur la relation entre le protestantisme et la naissance du capitalisme et lui valut d'être recruté dans le comité de rédaction de la Revue française de sociologie qu'il dirigea à partir de 1998.

Entré en 1982 au Centre national de la recherche scientifique, où il rejoignit le Groupe d'étude des méthodes de l'analyse sociologique de Raymond Boudon et François Bourricaud, Philippe y fut nommé directeur de recherche en 1985. La même année il soutint sa thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines, à l'Université de Paris X encore, sur l'anomie, notion qui venait de connaître son heure de gloire. Affecté à l'Observatoire sociologique du changement (unité de la Fondation nationale des sciences politiques associée au CNRS) en 1994, il en assura la direction de 1996 à 2001. Membre du jury de l'agrégation de sciences sociales de 1988 à 1992, membre du Comité national du CNRS de 1995 à 2000 et de plusieurs organisations scientifiques internationales, il fut élu à l'Academia Europaea en 2002.

Dès ses premiers travaux, Philippe se signala comme une exception. Il savait exercer avec le même talent deux métiers dont les routes semblent parfois s'éloigner : l'historien de la sociologie, capable aussi bien de fouiller dans les archives que d'établir l'édition critique d'un texte, et le sociologue de terrain à l'aise avec l'analyse des données et les autres outils de la profession.

À la suite de l'interprétation novatrice du Suicide qu'il proposa dans un article de 1973 au retentissement immédiat, les intérêts historiques de Philippe se tournèrent vers l'œuvre d'Émile Durkheim et du groupe de L'Année sociologique: Célestin Bouglé, Maurice Halbwachs, Henri Hubert, Paul Lapie, François Simiand... Philippe publia sur cette école et son fondateur deux numéros pionniers de la Revue française de sociologie en 1976 et en 1979, deux ouvrages collectifs (The sociological domain en 1983 et Division du travail et lien social en 1993), un numéro de L'Année sociologique elle-même (1998), plus une

cinquantaine de contributions de différente taille dispersés çà et là et en partie seulement reprises dans le recueil *Études durkheimiennes* de 2003, dont il ne devait pas voir la parution. À quoi il faut ajouter l'édition de presque toute la correspondance de Durkheim retrouvée (par lui, avec ténacité), dont les *Lettres à Marcel Mauss* (1998).

L'idée, bien durkheimienne, selon laquelle les uniformités engendrées par les actions humaines ne sont vraiment observables que si l'on a affaire à des phénomènes de longue durée susceptibles d'une objectivation statistique, est à l'origine des travaux sur la société française dans lesquels Philippe s'engagea : notamment l'étude des causes dont relève le choix des prénoms depuis la fin du XIX^e siècle rédigée avec Guy Desplanques, Un prénom pour toujours (1986), et la recherche sur les variations cycliques de la vie collective pendant l'après-guerre, Mœurs et humeurs des Français au fil des saisons (1989).

Refondu en 1994 et mis à jour chaque année depuis, guide pour les parents désireux (vainement) de donner à leurs enfants un prénom original mais pas trop, le «Besnard-Desplanques» s'appuie sur le constat, fait par Philippe dans les Archives européennes de sociologie en 1979, que rien mieux que la consommation obligatoire d'un bien gratuit n'est à même de montrer à l'état pur la fonction de conformisme et distinction propre à la mode et, par là, les lois de la stratification sociale des goûts. De son côté, menée d'après le calendrier des naissances et des morts, du mariage et du crime, de la Bourse et du chômage, l'enquête sur les rythmes qui gouvernent la vie des Français aboutissait à l'éternel problème, fascinant et inépuisable, du conflit de l'individuel et du social : les actes apparemment les plus personnels et imprévisibles sont ceux dont les variations saisonnières sont les plus régulières.

C'est dans *L'anomie* (1987), le livre issu de sa thèse de doctorat, que les deux vocations de Philippe se fondent le mieux. Puisque, à ses yeux, la sociologie est tout d'abord une science qui veut expliquer des choses, on ne saurait en faire l'histoire de la même manière que celle dont on écrit l'histoire de la philosophie ou de la littérature. Face aux mots du vocabulaire du sociologue, on prend en compte les faits qu'ils désignent («comment mesure-t-on cela?») et, si ces mots sont polysémiques, comme c'est la règle, on en compare les sens selon leurs référents empiriques respectifs. Philippe a pu établir les usages du mot *anomie* de Durkheim à John Goldthorpe en suivant cette méthode, dans cinq domaines de recherche en particulier : les études écologiques sur la criminalité urbaine, la sociologie industrielle et du travail, la sociologie du suicide, les études sur l'action collective et celles sur la personnalité.

Cependant la sociologie est aussi une institution. Dans les stratégies de positionnement des écoles, des laboratoires et des revues le lexique des sociologues perd en partie sa fonction cognitive et acquiert celle, symbolique, de signe d'identification. Considérer l'anomie comme emblème capable d'agréger (et séparer) est se mettre dans la perspective correcte pour en reconstituer la carrière. C'est ce que Philippe a fait. À l'aide de données bibliographiques, biographiques et de contexte minutieuses, il a dressé la courbe de l'anomie : elle a atteint son comble aux États-Unis aux années 50 et 60 du XX^e siècle, après une résurrection commencée à Harvard en 1933, car Durkheim avait été le premier à délaisser en France son invention.

Sévère à l'égard des amateurs, Philippe récompensait avec une rare générosité les gens sérieux qui s'adressaient à lui et notamment les jeunes. Ses amis et

les plus sages parmi ses collègues avaient pris l'habitude de lui soumettre leurs textes avant de les publier. On n'en connaît aucun qui ne les ait retravaillés après ses remarques et même ceux qui étaient exclus (ou qui s'étaient exclus) de ce rite ralentissaient l'allure, se documentaient davantage à la seule idée que Philippe les lise. On est maintenant tous plus libres d'écrire ce qu'on veut. Plus libres et tristes sans remède.

Que Françoise Aulagne-Derivry et Sylvie Pipari soient remerciées de leur aide dans la préparation de cet ouvrage.